Document generated on 08/09/2025 4:17 a.m.

Inter
Art actuel

Une nuit

Marie-Andrée Gill

Number 122, Winter 2016

Affirmation autochtone

URI: https://id.erudit.org/iderudit/80429ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gill, M.-A. (2016). Une nuit. *Inter*, (122), 60–60.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le courage des mots

VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

J'étais à Winnipeg, invitée pour un congrès sur la littérature. Le premier soir, à la recherche d'un restaurant, je suis passée devant un hôtel dont la devanture décrépite perdait des galles de peinture grise. Un homme de mon peuple en est sorti, éméché, s'est appuyé sur le réverbère et m'a saluée, me souhaitant une belle soirée. Dans la cour arrière, une tablée d'Amérindiens, des bouteilles de bière pleines entre leurs mains, bavardaient, tranquilles. Je ne me suis pas sentie menacée. Pourtant, je venais de traverser la rue que le bel homme rouge ne traverserait pas, celle de mon hôtel chic, confortable, moelleux, sécurisant. Il était mon frère, mon cousin, mon ami connu intimement depuis toujours.

Là-bas, à Winnipeg, j'ai rencontré une femme. Nous avons partagé le même vol, le même taxi, le même hôtel, les mêmes tables rondes. Elle est Haïtienne, écrivaine et se nomme Jan J. Dominique. Son père, journaliste, a été assassiné. Je vais m'appuyer sur elle, me cacher derrière elle, pour écrire ce texte sur ma rencontre avec Haïti, car cette femme a le courage des mots que je ne trouvais pas en moi jusqu'à ce qu'elle arrive dans ma vie par le biais de la littérature. Elle ose parler de l'amnésie du peuple haïtien, qui ne parle pas de l'esclavage, sujet tabou à peine effleuré, ni du premier séisme de l'île, ni du passé récent de la terreur des Duvalier. On y accueille le dernier en lice, ce frère meurtrier, comme un enfant prodigue. Pourtant, il a assassiné, volé, violé, par l'entremise de ses tontons macoutes ; il a versé le sang de son propre peuple.

J'ai entendu beaucoup de commentaires négatifs sur Haïti ; on m'a recommandé de ne pas y aller, qu'il y avait danger. J'y ai vu l'élégance vestimentaire des gens et la propreté sur leur corps en contraste avec la saleté et les odeurs nauséabondes de Port-au-Prince, avec le démembrement de cette ville après le tremblement de terre, bien entendu. Mais les sacs de plastique accrochés aux clôtures traînaient sur les trottoirs, les parcs, comme si les habitants n'étaient pas chez eux, qu'ils étaient de passage en attendant de retourner à la maison. Ils sont prêts, bien vêtus et propres. L'instinct animal pousse à nettoyer son aire de vie, toutes les villes du monde ont leur service d'hygiène. Port-au-Prince, en apparence, non.

L'autre aspect qui m'a laissée songeuse, c'est que les hommes étaient armés à la porte de l'hôtel. En passant à côté d'eux, je me sentais menacée, alors qu'en marchant dans les rues, seule parmi ces femmes et ces hommes qui se collaient à mes talons pour me vendre des bouteilles d'eau, une paire de sandales, des gris-gris, jamais je n'ai eu peur. Je sortais seule pour sentir le pouls de cette ville, de cette île, à la recherche de l'âme amérindienne de ce pays, tapie quelque part m'a-t-on dit, bien cachée, puisque je ne l'ai pas rencontrée. J'ai entendu le tintamarre des raras, mais point de tambours. Âme effacée, peut-être, ou trop blessée, davantage que celle de ce peuple venu d'Afrique, enchaîné, mais qui ne veut pas en parler. Ni en guérir. ◄

Métisse crie, **Virginia Pésémapéo Bordeleau** est artiste et écrivaine. Elle a publié *Ourse bleue* (roman, La Pleine lune, 2007), *De rouge et de blanc* (poésie, Mémoire d'encrier, 2012), *L'amant du lac* (roman érotique, Mémoire d'encrier, 2013) et *L'enfant hiver* (roman, Mémoire d'encrier, 2014).

Une nuit

MARIE-ANDRÉE GILL

J'ai dans la mémoire une nuit de Port-au-Prince. J'ai le poulet créole piquant et une bière Prestige sur les lèvres, descendant doucement dans ma chaleur accumulée, ma tiédeur de mangue de femme, et dans la tête les chansons d'amour antillaises crachées des *speakers* au maximum.

À l'arrière du bar, il y a une chambre noire. « Et c'est pas pour développer des photos », me dit Rodney en riant. C'est une piste de danse. Dans le noir complet. Tu danses comme ça avec quelqu'un collé, personne ne te voit. Bassin sur bassin. Langue tournante. Yeux grands ouverts sur la noirceur juste – tsé, c'est bien trop joyeux pour exister, ces affaires-là.

Ceci dit, l'événement Les nuits amérindiennes, oui, c'est de la littérature, de l'intellectualisme et de la théorie, de l'anthropologie, des idées à développer, du cœur sur la table. Mais c'est aussi ce mélange tonique des cultures autochtones et haïtiennes, la découverte de l'autre dans son élément. Fais juste imaginer ce beau *mix* : éclats de rire et partage à tout bout de champ, *indian time* fois mille et promenades en boîte de *pick-up*. Je me revoyais toute jeune me promener dans le bois, pis dans la communauté, de la même manière. Ça m'a fait voir Port-au-Prince comme une grande réserve. Il y a cette parenté indéniable, où les moteurs grondent, où les jeunes rient et jouent dans la rue : on se sent chez soi.

Et jour et nuit, les chiens.

C'est niaiseux de même : on voyage et on se compare juste à ce qu'on connaît, et on s'émerveille facilement – comme l'affaire de la chambre noire, là, mettons.

À Port-au-Prince, ce qui t'imprègne immédiatement, c'est la vie, comme quand elle te rentre en pleine face, la vie en couleurs, la vie en moto avec pas d'casque. Le monde se découpe autrement, l'air prend la forme de coups de klaxon et de vaudou.

Les Nuits étaient aussi un mélange de douceurs, celles des sourires et des rencontres. Ce qu'il y avait de violent pour moi, c'est la constatation de la présence intense de la religion. Comme les Autochtones, les Haïtiens ont été très convertis. Entre les salons de beauté Merci Jésus et les I Believe in God Mécanique Générale, on pouvait comprendre l'imprégnation de la colonisation d'une autre manière, touchant un peuple différent, et voir comment ce dernier gérait cet héritage particulier maintenant. C'est l'immense travail à faire en tant que peuple. Le postcolonialisme nous pousse à tout reforger à partir des leurres et des cicatrices, le plus possible de manière positive. C'est ce que, selon moi, les rencontres entre peuples parentés peuvent apporter.

Partout on sent que l'héritage des Autochtones d'Amérique (Arawaks, Taïnos) possède le lieu, les gens, aide à fonder une culture nouvelle, une créolité multiple.

J'ai rencontré à Haïti des Haïtiens et des Innus, des Wendat, des Cris, des Québécois, des Canadiens, des Français, une Irlandaise. Des rencontres puissantes qui me font me relever toujours plus droite. Je ressors avec une identité plus forte, partagée : il y a de ces rencontres nécessaires.

Il a fallu que j'aille sur cette île, avec tous ces gens des Premières Nations, pour me rapprocher de ma culture, pour me rendre compte de l'importance de l'oralité en voyant les adolescents haïtiens slamer avec esprit, courage et détermination, mais surtout avec un talent incroyable. Et je n'exagère pas avec le mot *incroyable* pour que ça fasse plus beau : je le pense !

Ce qui me vient pour terminer ? Un poème, tsé ben. Donnons-lui pour titre « Haïti » :

comment comprendre une nuit de fièvre
dans tous ces jours d'explosion de vivre
cueillir l'absolu de la promesse du monde
comme il se cueille lui-même chaque jour inlassable
de nos paroles nos oublis

j'ai trouvé l'Amérique comme je l'imagine
celle qui a tes cheveux et ta voix
ta lenteur et ta brillance

j'ai trouvé l'irréel des hommes
dans leurs pieds bien au sol

trouvé la beauté et la force
dans un pissenlit qui pousse dans l'asphalte ◄

Née à Mashteuiatsh, **Marie-Andrée Gill** a publié deux livres de poésie à La peuplade : *Béante* (2012, réédité en 2015) et *Frayer* (2015). Étudiante à la maîtrise en littérature à l'Université du Québec à Chicoutimi, elle a aussi fait paraître deux petits livres en collaboration, *Les Daltons* et *Motel TV couleur*.